Document generated on 08/13/2025 12:04 p.m.

Cahiers de géographie du Québec

Pour en finir avec la relève en géographie

Jules Lamarre

Volume 36, Number 97, 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/022243ar
DOI: https://doi.org/10.7202/022243ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lamarre, J. (1992). Pour en finir avec la relève en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, *36*(97), 79–82. https://doi.org/10.7202/022243ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pour en finir avec la relève en géographie

Jules Lamarre
1023, Saint-Joseph Est, app. 1,
Montréal (Québec),
H2J 1L2

Depuis environ 15 ans, j'éprouve une sensation pénible à chaque fois que j'entends parler de relève, qu'il s'agisse de la relève dans le domaine de la chanson, de la relève dans le domaine de la science, de la relève de ceci ou de cela. C'est que j'ai connu trop de gens qui ont perdu des bouts de leur vie à espérer que la grande porte s'ouvre enfin pour eux. Dans ce contexte, j'ai été surpris en voyant au printemps de 1991 une rubrique intitulée «Place à la relève» dans les *Cahiers de géographie du Québec* (vol. 35, nº 94), D'après mon expérience de la chose, l'utilisation de cette métaphore met des personnes sur une voie de garage. Et c'est précisément ce qu'il y aurait lieu d'éviter. Plutôt que de lui faire une place d'honneur, je pense au contraire que l'on doit tuer dans l'oeuf le phénomène relève qui, d'après ce que j'en sais, serait avant tout affaire de perception. Je vais donc parler un peu de moi, et je m'en excuse, afin de montrer dans quelles circonstances j'ai été précipité dans la relève et comment je pense m'en être sorti. Cela pourra peut-être aider d'autres personnes, qui sont en train d'y faisander, à s'en extirper elles aussi.

En mars 1983, j'ai quitté Québec pour venir m'installer définitivement à Montréal où les perspectives d'emplois m'apparaissaient meilleures. Je venais de compléter une maîtrise en géographie à l'Université Laval et je cherchais activement du travail en me promenant un peu partout avec ma thèse sous le bras. Si je ne trouvais pas d'emploi immédiatement, c'était parce que je ne frappais pas à la bonne porte au bon moment. Ça ressemblait à un problème d'ordre structurel. J'appartenais alors à une relève, celle des finissants de maîtrise. Et j'allais bientôt être en mesure de vérifier empiriquement qu'une fois dans la relève, il n'y a aucune façon d'en sortir par ses propres moyens. Lorsqu'on essaie, cela se passe à chaque fois comme dans *Le Prisonnier*: la grosse boule sort de quelque part et vous court après en rugissant. Puis elle vous rattrape, vous étouffe et vous ramène au «village» où se trouvent rassemblés tous les autres membres de la relève. Ces derniers ne remarquent pas ce qui vous arrive. Ils ont vécu plusieurs fois cette expérience désagréable et à présent ils ne désirent même plus savoir qui est le numéro un.

Je ne voulais plus faire partie de la relève mais la grosse boule me guettait à mon insu. Les mois s'égrenaient et rien ne se passait. En septembre 1983, j'ai pris le taureau par les cornes en m'inscrivant au programme de doctorat en géographie à l'université McGill. D'une part, j'avoue que cela m'excitait d'aller me frotter aux Anglais et, d'autre part, je pensais ainsi éloigner le spectre du chômage une bonne fois pour toutes puisqu'à cette époque j'aurais pu vous nommer 10 vrais professeurs

de géographie dans des universités québécoises qui étaient soit en train de faire leur doctorat, ou qui venaient tout juste de l'obtenir. Fatalement, je croyais qu'une sorte de loi de la gravité ferait de moi un professeur d'université! Je vous entends rigoler...

Je ne m'en doutais pas, mais en entrant à McGill je ne faisais que pénétrer dans une annexe du «village» qu'on était en train d'aménager pour une nouvelle relève composée cette fois des prochains finissants au doctorat. C'est qu'un événement extraordinaire se passait en coulisses. Quand j'ai commencé à McGill, le doctorat était encore une sorte de condition suffisante qu'il fallait remplir pour devenir professeur: cela signifie que l'on devenait d'abord professeur et que l'on finissait son doctorat en même temps. Puis les universités se sont mises à engager au compte-gouttes et l'obtention du doctorat (Ph. D.) est devenue un pré-requis absolu pour poser sa candidature à un poste de professeur, une sorte de condition nécessaire. En clair, la décision d'engager une personne plutôt qu'une autre pour un poste se prendrait dorénavant en tenant compte surtout de ce qui a été fait par les candidats et les candidates après le doctorat, c'est-à-dire les publications et, surtout, les contrats de recherche. À partir de ce moment, faire un doctorat ne conduisait nulle part. Ceci permet d'énoncer un premier axiome: *lorsque le doctorat (Ph. D.) est exigé pour obtenir un poste de professeur, il ne vaut que comme barrière à l'entrée, sans plus.*

Malgré mes louables efforts pour m'en sortir, la grosse boule m'a plongé tête première dans la relève des finissants du doctorat en géographie le 1er mai 1991 vers 17 heures. C'est à ce moment précis que la présidente de mon jury de soutenance de thèse, une professeure de géologie de McGill, est revenue de la salle des délibérations en arborant un large sourire, suivie de près par ma directrice de thèse qui, elle, apportait le vin et les verres. Mais ce que personne n'a remarqué, et pas même moi, c'est que j'ai beau avoir répondu pendant plus de deux heures aux questions de mon jury en gesticulant presqu'autant que Robert Guy Scully, je n'étais qu'une présence physique, ce jour-là, puisque j'étais bel et bien mort socialement depuis plusieurs mois. Et je ne le savais pas alors. Je crois que cette malencontreuse mort sociale est survenue en octobre ou novembre 1990, mais je ne peux pas être plus précis. Sauf que je sais maintenant que les gens de la relève à ce niveau scolaire reçoivent toujours leur doctorat à titre posthume et que, par conséquent, il ne peut jamais leur servir à quoi que ce soit.

Faire partie de la relève tue socialement. C'est la pire des découvertes que j'ai été amené à faire à son endroit. Cette mort est insidieuse parce qu'on ne la remarque pas tout de suite. Vous continuez à vivre physiquement comme si de rien n'était et, avec le temps, vous commencez à disparaître, vous devenez invisible socialement. Passé un point de non-retour, plus personne ne vous remarque parce que vous n'existez plus. La mort sociale est un processus qui prend du temps et qui se produit par étapes.

J'ai commencé à mourir socialement lorsque j'ai perdu mes amis qui ne comprenaient plus ce que je faisais. Enfin, il faut vous mettre à leur place: 13 années d'études graduées (maîtrise et doctorat), ça frappe l'imagination. Quand je les rencontrais, je faisait office de curiosité souriante toujours sur la défensive. Et cela

finit par énerver même les gens de bonne volonté. Puis ma valeur escomptée tardant à s'actualiser, je finissais par en avoir marre de toujours devoir expliquer à quoi ça sert en ce bas monde quelqu'un qui tire le diable par la queue comme chargé de cours et/ou travailleur d'hôpital, selon les années, et qui rêve d'obtenir un doctorat en géographie. Parfois je m'en sortais très bien, je dois dire. Mais quand on finit par en avoir sa claque, alors on se brouille avec l'un et on ne rappelle plus l'autre. C'est la première étape.

Puis la gangrène atteint le couple. Selon moi, c'est la partie qui fait le plus mal. Ma conjointe savait très bien à travers quoi je passais durant les dernières années de mon doctorat puisque nous avions vécu ensemble le même calvaire pendant son propre doctorat en chimie, doctorat qu'elle a terminé au printemps de 1988. Sauf que le sien ne s'était pas éternisé, d'autant plus qu'un doctorat en chimie à McGill, ça se fait après le baccalauréat. Un jour, cependant, le doute à commencé à l'envahir elle aussi. Lorsqu'en juin 1990 mon comité de thèse m'a demandé de restructurer ma thèse presque complètement, alors que ma conjointe et moi pensions que j'en étais rendu à l'étape du dépôt, j'en suis tombé sur les genoux et ma conjointe, elle, s'est retrouvée au tapis pour le compte. Et ce fut la rupture amicale. Après tout, elle a bien le droit de vivre en paix, comme disent les notaires. Et je me suis retrouvé sur le pavé en ne sachant même pas où aller habiter. De là un second axiome: *un représentant de la relève, une fois qu'il est devenu invisible, ne jouit plus d'aucune crédibilité.* Par la suite, vous apprenez à vivre seul et passez de longues soirées et même des nuits entières à errer dans les rues de la ville. Si votre spécialité c'est la géographie urbaine, au moins vous ne perdez pas entièrement votre temps.

J'ai été amené à faire le constat de mon propre décès social de façon accidentelle un vendredi soir de juillet 1991 en marchant sur la rue Saint-Denis à Montréal. Comme j'arrivais à la hauteur d'un groupe de personnes immobilisées le long du trottoir, des policiers qui passaient lentement en voiture leur ont gueulé l'ordre de circuler. C'était des prostituées. Elle se sont alors mises à marcher dans la même direction que moi et je me suis retrouvé encerclé. Pendant un bon moment, j'ai pu observer ces personnes pour constater à quel point elles avaient le regard éteint, comme si plus rien ne comptait pour elles. On dirait des morts qui marchent, des *walkers*, me suis-je dit. Et quelques coins de rues plus tard, en me regardant dans une vitrine, stupéfait, j'ai su que j'étais mort moi aussi.

La relève, en géographie ou ailleurs, c'est un espace rempli de *walkers* qu'il faut éviter. Pour y parvenir, j'ai découvert qu'il suffisait simplement d'abandonner l'idée d'obtenir un poste de professeur, ou n'importe quel autre emploi pour lequel on exige un diplôme d'ailleurs. Quand on exige un diplôme, c'est qu'il sert de barrière à l'entrée seulement. Il ne s'agit pas non plus de se résigner à son triste sort mais d'apprendre à vivre d'expédients et de s'en contenter envers et contre tous et toutes sinon, là, c'est la déprime complète. Je sais que vous allez me dire que ça n'a pas l'air fort comme solution mais ça permet pourtant de ressusciter des morts. Cela a marché pour moi. Il serait donc salutaire de se passionner même pour un travail qui n'a rien de valorisant en le faisant du mieux que l'on peut. Ça c'est du défi en 1991! Par contre, vivre en espérant secrètement qu'un cataclysme quelconque crée

un jour des ouvertures parmi les postes académiques déjà occupés par d'autres est illusoire et socialement suicidaire.

Pour demeurer fier de ce que l'on est devenu malgré l'amoncellement vertigineux des lettres de refus qui nous parviennent des comités de sélection, le truc consiste à s'enlever de l'esprit qu'un jour ce sera notre tour. C'est difficile mais ça fonctionne. Maintenant que j'y suis parvenu, je constate que la grosse boule passe toujours à côté de moi sans me détecter ce qui me confirme que je n'ai plus rien à voir avec la maudite relève. Et plus le temps passe et plus je suis convaincu de la valeur de ce que j'ai fait durant toutes mes années d'études graduées, quoiqu'en pensent les comités de sélection.

(Acceptation définitive en décembre 1991)